

négociateur de deviner quel est de ses ministres le dernier qu'il a consulté, mais il lui est impossible de pressentir quel sera son dernier avis. Dans cette perplexité, à qui s'adressera-t-il ? A l'avarice et aux femmes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par un homme ; à l'avarice et aux hommes, s'il est envoyé dans une contrée gouvernée par une femme. Il abdiquera le rôle d'ambassadeur ou de député pour prendre celui de corrupteur, le seul qui puisse lui réussir. C'est l'or, et quoi encore ? l'or qu'il substituera à la plus profonde politique. Mais si, par un hasard dont il n'y a peut-être aucun exemple, l'or manque son effet, que fera-t-il ? Il ne lui reste qu'à solliciter son rappel.

Mais le sort des nations et l'intérêt politique sont bien différens dans les gouvernemens républicains. Là, comme l'autorité réside dans la masse ou dans le corps du peuple, il y a des principes et des intérêts publics qui dominent dans les négociations. Il ne faut pas alors borner l'étendue d'un système à la durée d'un ministère, ou à la vie d'un seul homme. L'esprit général qui vit et se perpétue dans la nation est la seule règle des négociations. Ce n'est pas qu'un citoyen puissant, un démagogue éloquent, ne puisse entraîner quelquefois un gouvernement populaire dans un écart politique ; mais on en revient aisément. Là les fautes sont des leçons, comme les succès. Ce sont de grands événemens, et non

des hommes qui font époque dans l'histoire des républiques. Il est inutile de vouloir surprendre un traité de paix ou d'alliance par la ruse ou par l'intrigue avec un peuple libre ; ses maximes le ramènent toujours à ses intérêts permanens, et tous les engagemens y cèdent à la loi suprême. Là c'est le salut du peuple qui fait tout, tandis qu'ailleurs c'est le bon plaisir du maître.

Ce contraste de maximes politiques a rendu suspects ou odieuses les constitutions populaires à tous les souverains absolus. Ils ont craint que l'esprit républicain n'arrivât jusqu'à leurs sujets, dont tous les jours ils appesantissent de plus en plus les fers ; aussi s'aperçoit-on d'une conspiration secrète entre toutes les monarchies pour détruire et saper insensiblement les états libres. Mais la liberté naîtra du sein de l'oppression. Elle est dans tous les cœurs : elle passera, par les écrits publics, dans les âmes éclairées ; et par la tyrannie, dans l'âme du peuple. Tous les hommes sentiront enfin, et le jour du réveil n'est pas loin, ils sentiront que la liberté est le premier don du ciel comme le premier germe de la vertu. Les instrumens du despotisme en deviendront les destructeurs ; et les ennemis de l'humanité, ceux qui semblent aujourd'hui n'être armés que pour l'exterminer, combattront un jour pour sa défense.

Ici j'allais parler de la guerre, ou de cette fureur qui, allumée par l'injustice, par l'ambition

ou par la vengeance, rassemble autour de deux chefs ennemis une multitude d'hommes armés, les précipite les uns sur les autres, trempe la terre de leur sang, la jonche de leurs cadavres, et prépare la pâture aux animaux qui les suivent, mais qui sont moins féroces qu'eux.

Tout à coup je me suis arrêté, et me suis demandé, qu'est-ce que la paix ? existe-t-elle ? Ici, au centre de ma propre cité, une multitude d'intérêts opposés aux miens me pressent, et je les repousse. J'ai passé les limites de l'espace que j'appelle ma patrie ; on me regarde avec inquiétude ; on s'approche de moi ; on m'interroge ; qui es-tu ? d'où viens-tu ? où vas-tu ? J'obtiens un lit, et j'allais prendre un peu de repos, lorsqu'un cri subit me force de m'éloigner. Je suis proscrit, si je reste ; et demain des assassins, qui parlent ma langue, incendieront l'asile où je fus reçu, égorgeront celui qui me traita comme un concitoyen. La curiosité ou le désir de m'instruire me promène dans une autre contrée ; je l'observe, je deviens suspect, et un espion s'attache à mes pas. Ai-je le malheur d'adorer Dieu à ma manière, qui n'est pas celle du pays ? le prêtre et le bourreau m'entourent ; je m'enfuis en disant avec douleur : la paix, cette paix si désirée, n'existe donc nulle part !

Cependant l'homme de bien a ses rêves, et j'avouerai que, témoin des progrès des connaissances qui ont affaibli tant de préjugés, et porté

dans les mœurs tant de douceur, je m'écriai : Que l'esprit de discorde cesse ou se perpétue entre les nations, non, il n'est pas possible que l'art infernal des combats s'éternise ; il tombera dans l'oubli. Les peuples qui le perfectionnèrent seront maudits ; et le moment où ces redoutables instrumens de mort seront généralement brisés ne saurait être fort éloigné. L'univers aura enfin en exécration ces odieux conquérans qui aimaient mieux être la terreur de leurs voisins que les pères de leurs sujets, et envahir des provinces que de gagner des cœurs ; qui voulaient que les cris de la douleur fussent le seul hymne qui accompagnât leurs victoires ; qui élevaient les monumens lugubres destinés à immortaliser leur fureur et leur vanité sur des campagnes qu'ils avaient dépouillées, sur des cités qu'ils avaient réduites en cendres, sur des cadavres que leur glaive avait entassés ; qui prétendaient que l'histoire de leur règne ne fût que le souvenir des maux qu'ils auraient faits. On ne trompera pas davantage l'humanité sur les sujets de son admiration. Aveugle et rampante, elle ne se prosternera plus devant ceux qui la foulaient aux pieds. Les fléaux seront regardés comme des fléaux ; et des crimes éclatans cesseront d'occuper les veilles ou les talens des grands artistes. Les princes eux-mêmes partageront la sagesse de leur siècle. La voix de la philosophie ira réveiller au fond de leurs âmes des sentimens trop long-temps assoupis, et leur

inspirera de l'horreur et du mépris pour une gloire sanguinaire. Ils seront affermis dans ces idées par les ministres de la religion, qui, usant du privilège sacré de leur état, les traîneront au tribunal du grand juge, où ils auraient à répondre des milliers de malheureux immolés à leurs haines ou à leurs caprices. S'il était arrêté dans les décrets du ciel que les souverains persévèreront dans leur frénésie, ces innombrables hordes d'assassins qu'on soudoie jeteront leurs armes loin d'eux. Remplis d'une juste horreur pour leur détestable métier, d'une profonde indignation pour l'abus cruel qu'on faisait de leurs bras et de leur courage, ils enverront leurs insensés despotes vider eux-mêmes leurs querelles.

Mon illusion dura peu. Bientôt je pensai que les disputes des rois ne finiraient non plus que leurs passions, et qu'elles ne pourraient se décider que par le fer. Je pensai qu'on ne dégoûterait jamais des horreurs de la guerre des peuples qui, tandis que toutes les cruautés, toutes les dévastations possibles s'exerçaient sans scrupule et sans remords sur le théâtre des discordes, trouvaient encore dans leurs paisibles foyers qu'il n'y avait pas assez de sièges, assez de batailles, assez de catastrophes pour satisfaire leur curiosité, pour amuser leur oisiveté. Je pensai qu'il n'y avait rien de raisonnable et d'humain à se promettre d'un troupeau de bouchers subalternes qui, loin de s'abandonner au désespoir, de s'arracher les

cheveux, de se détester et de verser des ruisseaux de larmes à l'aspect d'une vaste plaine semée de membres déchirés, la traversaient d'un air triomphant, trempant leurs pieds dans le sang, marchant sur les cadavres de leurs amis, de leurs ennemis, et mêlant des chants d'allégresse aux accens plaintifs des moribonds. Il me sembla que j'entendais le discours d'un de ces tigres qui, mêlant la flatterie à la férocité, disait à un monarque consterné à l'aspect d'un champ de bataille jonché de membres déchirés, palpitans et encore chauds : *Seigneur, ce n'est pas nous, ce sont ceux-là qui sont trop heureux* ; et arrêta dans les yeux du jeune prince des larmes prêtes à couler, des larmes qu'il aurait dû hâter en lui disant : « Tiens, regarde les effets de ton ambition, de ta folie, de tes fureurs, des nôtres ; et sens descendre sur tes joues les gouttes de sang qui tombent du laurier dont nous venons de ceindre ton front. » D'affligeantes réflexions me plongèrent dans la tristesse ; et ce ne fut pas sur-le-champ que je repris le fil de mes idées et que je dis :

« La guerre fut de tous les temps et de tous les pays ; elle commença avant même que nos pères eussent cultivé leurs champs, embelli leurs demeures, créé les beaux-arts, demandé à la mer de nouvelles jouissances, amélioré de toutes les manières leur condition originellement sauvage. A cette époque plus ou moins reculée ils étaient

encore obligés de défendre leurs cabanes, leur liberté, leur vie contre l'avidité, contre l'inquiétude, contre la soif du sang. Partout on combattait; mais l'art militaire ne se trouve que dans certains siècles et chez quelques peuples. Les Grecs l'instituèrent, et vainquirent toutes les forces de l'Asie; les Romains le perfectionnèrent, et conquièrent le monde. Chez ces peuples, les cœurs les plus glacés étaient impérieusement poussés aux entreprises héroïques par les trophées, les pyramides, les couronnes civiques, les chars de triomphe, les largesses publiques, le partage des dépouilles; par tout cet appareil de gloire qu'on ne retrouve que dans l'histoire des anciennes républiques, parce que, dans nos gouvernemens absolus, on croirait dangereux de détourner quelques regards du trône. Ces deux nations, dignes de commander à toutes les autres, puisqu'elles s'élevèrent par le génie et la vertu, durent leur supériorité à l'infanterie, où l'homme seul est dans toute sa force. Les phalanges et les légions menèrent partout la victoire sur leurs pas.

Lorsque la mollesse eut fait prévaloir la cavalerie dans les armées, Rome perdit de sa gloire et de ses succès. Malgré la discipline de ses troupes, elle ne put résister à des nations barbares qui combattaient à pied.

Cependant ces hommes demi-sauvages, qui, avec les seules armes et les seules forces de la nature, avaient soumis l'empire le plus étendu

et le plus policé de l'univers, ne tardèrent pas à changer aussi leur infanterie en cavalerie. Celle-ci fut proprement appelée *la bataille*, ou l'armée. La noblesse, qui possédait seule les terres et les droits, ces apanages de la victoire, voulut monter à cheval; et la populace esclave fut laissée à pied, presque sans armes et sans honneur.

Dans un temps où le cheval faisait la distinction du gentilhomme; où l'homme n'était rien, et le cavalier était tout; où les guerres n'étaient que des irruptions, et les campagnes qu'une journée; où l'avantage était dans la célérité des marches, alors la cavalerie décidait du sort des armées. Durant le treizième et le quatorzième siècle, l'Europe n'avait, pour ainsi dire, que de la cavalerie. L'adresse et la force des hommes ne se montraient plus à la lutte, au ceste, dans l'exercice des bras et dans tous les muscles du corps, mais dans les tournois, à manier un cheval, à pousser une lance au galop. Ce genre de guerre, plus convenable à des Tartares errans qu'à des sociétés fixes et sédentaires, était un des vices du gouvernement féodal. Une race de conquérans qui portait partout ses droits dans son épée, qui mettait sa gloire et son mérite dans ses armes, qui n'avait d'autre occupation que la chasse, ne pouvait guère aller qu'à cheval, avec tout cet attirail d'orgueil et d'empire dont un esprit grossier devait la surcharger. Mais des troupes d'une cavalerie pesamment armée, que pouvaient-elles pour

attaquer et défendre des châteaux et des villes où l'on était gardé par des murs et des eaux ?

C'est cette imperfection de l'art militaire qui fit durer pendant des siècles une guerre sans interruption entre la France et l'Angleterre ; c'est faute de combattans qu'on combattait sans cesse. Il fallait des mois pour assembler, pour armer, pour mener en campagne des troupes qui n'y devaient rester que des semaines. Les rois ne pouvaient convoquer qu'un certain nombre de vassaux, et à des temps marqués. Les seigneurs n'avaient droit d'appeler à leur bannière que quelques tenanciers, à de certaines conditions. Les formes et les règles emportaient tout le temps à la guerre, comme elles consomment tout l'argent dans les tribunaux de justice. Enfin les Français, las d'avoir éternellement à repousser les Anglais, semblables au cheval qui implore le secours de l'homme contre le cerf, se laissèrent imposer le joug et le fardeau qu'ils portent aujourd'hui. Les rois levèrent à leur solde des troupes toujours subsistantes. Charles VII, après avoir chassé les Anglais avec des mercenaires, quand il licencia son armée, conserva neuf mille hommes de cavalerie et seize mille hommes d'infanterie.

Ce fut là l'origine de l'abaissement de la noblesse, et de l'accroissement de la monarchie ; de la liberté politique de la nation au-dehors, mais de sa servitude civile au-dedans. Le peuple ne sortit de la tyrannie féodale que pour tomber un

jour sous le despotisme des rois : tant le genre humain semble né pour l'esclavage ! Il fallut assigner des fonds à la solde d'une milice ; et les impôts devinrent arbitraires, illimités comme le nombre des soldats. Ceux-ci furent distribués dans les différentes places du royaume, sous prétexte de couvrir les frontières contre l'ennemi, mais, au fond, pour contenir et opprimer les sujets. Les officiers, les commandans, les gouverneurs furent des instrumens toujours armés contre la nation même. Ils cessèrent de se regarder eux et leurs soldats comme des citoyens de l'état dévoués uniquement à la défense des biens et des droits du peuple. Ils ne connurent plus dans le royaume que le roi, prêts à égorger en son nom et leurs pères et leurs frères. Enfin la milice nationale ne fut plus qu'une milice royale.

L'invention de la poudre, qui demanda de grandes dépenses et de grands préparatifs, des forges, des magasins, des arsenaux, mit plus que jamais les armes dans la dépendance des rois, et acheva de donner l'avantage à l'infanterie sur la cavalerie. Celle-ci prêtait au feu de l'autre le flanc de l'homme et du cheval. Un cavalier démonté était un homme nul ou perdu ; un cheval sans guide portait le trouble et le désordre par tous les rangs. L'artillerie et la mousqueterie faisaient dans les escadrons un ravage plus difficile à réparer que dans les bataillons. Enfin les hommes pouvaient s'acheter et se discipliner à moins de frais que les

chevaux ; c'est ce qui fit que les rois eurent aisément des soldats.

C'est ainsi que l'innovation de Charles VII, funeste à ses sujets, du moins pour l'avenir, préjudicia, par son exemple, à la liberté de tous les peuples de l'Europe. Chaque nation eut besoin de se tenir en défense contre une nation toujours armée. La politique, s'il y en eût eu dans un temps où les arts, les lettres et le commerce n'avaient point encore ouvert la communication entre les peuples, la politique était que les princes eussent attaqué tous à la fois celui qui s'était mis dans un état de guerre continuel. Mais, au lieu de l'obliger à poser les armes, ils les prirent eux-mêmes. Cette contagion gagna d'autant plus vite qu'elle paraissait le seul remède au danger d'une invasion, le seul garant de la sécurité des nations.

Cependant on manquait partout des connaissances nécessaires pour discipliner une infanterie, dont l'importance commençait à se faire sentir. La manière de combattre que les Suisses avaient employée contre les Bourguignons les avait rendus aussi fameux que formidables. Avec de pesantes épées et de longues hallebardes ils avaient toujours renversé les chevaux et les hommes de la milice féodale. Impénétrables eux-mêmes, marchant en colonnes épaisses, ils abattaient tout ce qui les attaquait, tout ce qu'ils rencontraient. Chaque puissance voulut avoir de ces soldats. Mais les Suisses, sentant le besoin qu'on avait de leurs

bras, et se faisant acheter trop cher, il fallut se résoudre à s'en passer, et composer partout une infanterie nationale pour ne pas dépendre de ces troupes auxiliaires.

Les Allemands furent les premiers à recevoir une discipline qui ne demandait que la force du corps et la subordination des esprits. Sortis d'une terre féconde en hommes et en chevaux, ils atteignirent presque à la réputation de l'infanterie suisse, sans perdre l'avantage de leur cavalerie.

Les Français, plus vifs, adoptèrent avec plus de peine et de lenteur un genre de milice qui contraignait tous les mouvemens, et qui semblait exiger plus de patience que de fougue. Mais le goût de l'imitation et de la nouveauté prévalut chez une nation légère sur cette vanité qui est amoureuse de ses usages.

Les Espagnols, malgré l'orgueil qu'on leur reproche, enchérèrent sur les Suisses, en perfectionnant la discipline de ce peuple guerrier. Ils composèrent une infanterie qui fut tour à tour la terreur et l'admiration de l'Europe.

A mesure que l'infanterie augmentait, cessaient partout l'usage et le service de la milice féodale, et la guerre s'étendait de plus en plus. La constitution nationale n'avait guère permis durant des siècles aux différens peuples de franchir les barrières de leurs états pour aller s'égorger. La guerre ne se faisait que sur les frontières, entre les peuples limitrophes. Quand la France et l'Espagne